

Bibliographie

F. CODERA. — *Estudios criticos de historia arabe-española (segunda serie)*. — Madrid 1917, 1 vol. in-18, 344 p.

Ce volume forme le tome ix de la *Coleccion de Estudios arabes*, et contient, avec le tome viii que je ne connais que par la bibliographie imprimée sur la couverture, les différents mémoires parus à diverses époques dans plusieurs revues.

Le présent tome renferme dix opuscules dont les deux premiers ont été publiés dans la *Revista de Aragon*, les huit autres dans le *Boletin de la Real Academia de la Historia*. Dans le premier article, F. Codera a réuni tous les documents relatifs à l'histoire de Badajoz et de Mérida sous le gouvernement des Banû Marwân de 201 (=816-7) à 317 (=929-930). Un résumé chronologique termine l'article. Le second article, complété par un tableau généalogique, est consacré à la famille royale des Banû Tâchefîn. Le troisième est une critique assez dure des *Cartas para ilustrar la historia de Espana arabe*, ouvrage écrit par D. Faustino Muscat, mais paru sous le pseudonyme de D. F. de B... F. Codera y relève de nombreuses erreurs et met en garde le public contre de semblables ouvrages.

Le quatrième traite des Ambassades des princes chrétiens à Cordoue dans les dernières années d'al-Hakam II.

Le cinquième et le sixième sont relatifs à la campagne de Gormaz en l'année 364 (=974-5), sous al-Hakam II, notamment d'après l'historien Ibn Hayyân.

Le septième est un avant-projet de travaux et de publications que devrait entreprendre l'Académie. L'auteur recommande tout d'abord de publier le plus grand nombre possible de textes arabes et, pour faciliter le travail des futurs investigateurs, collectionner la plupart des

ouvrages relatifs à l'Espagne et publiés à l'étranger, d'établir des index de noms de personnes, de lieux, d'ouvrages, etc.

Le huitième est consacré à la défense de Casiri attaqué sans raison plausible par Dozy dans la 1^{re} éd. de ses *Recherches sur l'hist. polit. et littér. de l'Espagne pendant le Moyen-Age*, dans un chapitre intitulé : *Un relieur maladroit et les historiens de l'Espagne*.

Le neuvième a trait à un *Ecrivain marocain du xvii^e siècle important* pour l'histoire de l'Espagne. Il s'agit d'Ahmed Ibn al-Qâdi et de sa *Gadwat al-Iqtibâs*, lithographiée à Fâs en 1309.

Le dixième est un compte rendu, au point de vue de l'Espagne, des *Recherches sur la domination arabe, le chiisme et les croyances messianiques sous le califat des Omayyades* de Van Vloten, Amsterdam 1894.

M. BENCHENEB.

M. ASIN PALACIOS. — *La Mystique d'Al-Gazzâli (Extr. du t. VII des Mélanges de la Faculté Or. de Beyrouth)*. — Plaque, grand in-8°, 38 p., 1914.

« Mémoire lu, en partie, à la *Semaine d'Ethnologie religieuse de Louvain*, le 3 sept. 1913. »

Dans un « coup d'œil sur les sources de la mystique gazzalienne et sur son influence » (p. 34), M. Asin Palacios résume en quelques mots ses recherches sur les origines des idées émises par al-Gazâlî surtout dans son *Ihyâ'olûm ad dîn*, iv^e partie. Il y découvre la trace explicite de la pensée ascético-mystique des Yogis, des éléments israélites, spécialement du monachisme essénien, des survivances ou réminiscences plotiniennes, des influences chrétiennes. D'autre part, on ne saurait nier l'influence de la doctrine de Gazâlî sur le rabbinisme médiéval et par suite sur la scolastique chrétienne. D'un

autre côté, les confréries religieuses de l'Islâm doivent en grande partie à la mystique de ce théologien leur origine et leur vie. N'est-il pas, de nos jours mêmes, considéré comme l'archétype de tous les soufis ?

Ce travail, excellent à tous les points de vue, contient les chapitres suivants : la pénitence, la patience, la gratitude, la crainte et l'espérance, la pauvreté, le renoncement au monde, l'abnégation de la volonté, l'amour de Dieu, la pureté et la sincérité d'intention, l'examen de conscience, la méditation, l'extase mystique.

M. BENCHENER.

BESTHORN, PRIETO VIVES, G. PALENCIA, M. ALARCON. —
Miscelanea de Estudios y textos arabes, in-8° carré,
xvi-752 p. — Madrid MCMXV.

Les deux sections arabes du *Centro de Estudios históricos de la Junta para ampliacion de estudios e investigaciones científicas* de Madrid publient dans ce volume des textes variés, des études qui, soit par leur petite étendue, soit par leur caractère fragmentaire, servent de complément à des ouvrages déjà publiés.

Il contient :

1° Un article de Besthorn sur l'*Anonyme de Copenhague et de Madrid*, ms. de grande valeur pour l'histoire de l'Espagne du XII^e et XIII^e s. (1170 à 1273);

2° Un travail de Prieto Vives sur la *Réforme monétaire des Almohades*, essai de synthèse sur le système monétaire des Etats musulmans hispano-africains du XII^e au XV^e s., suivi d'un aperçu sur la réaction sur la *Réforme*;

3° Un catalogue de *Quelques manuscrits arabes et aljamiades de Madrid et de Tolède* non suffisamment décrits ou analysés (Notices et extraits), rédigé par G. Palencia;

4° Appendice à l'édition de Codera de la *Takmila d'Ibn*

al-Abbâr, texte arabe et index, publié par M. Alarcon et G. Palencia;

5° Une étude phonétique et morphologique sur le *Billet de Mawlay Abd Allah* (Abenaboo), écrit en arabe parlé de Grenade.

De tous ces travaux, le plus important est l'appendice à la *Takmila*. On sait que l'édition qu'en avait donnée Codera est incomplète au commencement et à la fin. Cette addition, faite d'après un ms. trouvé au Caire, ne comble malheureusement que la seconde lacune, et il est à espérer qu'un second arrive à faire disparaître la première.

M. BENCHENEG.

René BASSET. — *Mélanges africains et orientaux*. — Paris, Jean Maisonneuve et fils, 1915, 8°, 390 p.

M. B. a eu l'heureuse idée de rassembler dans ce volume vingt-six articles ayant paru de 1884 à 1912 dans des périodiques et des publications françaises ou étrangères, qu'il est parfois malaisé de se procurer. A l'exception d'une étude sur l'Algérie arabe, d'une autre sur la littérature populaire arabe et berbère, de notes de voyage (Tunisie, Sud Algérien, Tanger, Sénégal) et d'une notice biographique sur A. de Calassanti-Motyliniski, la plupart de ces articles sont des comptes rendus d'ouvrages se rapportant aux diverses disciplines orientalistes (histoire, géographie, philologie, linguistique, religion, littérature comparée, folklore). Mais M. B. ne se contente pas d'analyser fidèlement, — ce qui n'est pas d'ailleurs un mérite négligeable, — les ouvrages soumis à son examen. Qu'il s'agisse de la reine de Saba ou d'Avicenne, des Coptes ou des Bambaras, de l'Ethiopie ou du Maroc, de légendes persanes ou de contes d'Australasie, son érudition ne le laisse jamais pris au dépourvu. Aussi

peut-il signaler les erreurs, discuter les opinions émises, et, à l'occasion, exposer ses idées personnelles. Etayés par une justification abondante, ces comptes rendus prennent ainsi l'allure de véritables mémoires où le critique, en quelques pages concises et substantielles, met au point les problèmes les plus délicats et les plus controversés. Les spécialistes et même les profanes trouveront donc dans ces « Mélanges » des renseignements précieux, sur un grand nombre de questions importantes.

G. YVER.

Eug. CAVAIGNAC. — **Histoire de l'Antiquité**, 3 vol., grand in-8°. — Paris, Fontemoing, éd., 1913-1917.

T. I, *Javan* (1917); T. II, *Athènes* (1913); T. III, *La Macédoine, Carthage et Rome* (1914).

M. Eug. Cavaignac vient de terminer la grande synthèse qu'il avait entreprise en 1913.

Voulant doter la France d'un manuel analogue aux ouvrages allemands et anglais de Meyer, Beloch et Bury, il a écrit l'histoire du monde antique des origines à 107 av. J.-C. Le tome I, malheureusement, ne présente point, en raison de la guerre, l'ampleur des deux autres volumes, mais il ne nous intéresse pas, au point de vue africain, autant que le tome II et surtout le tome III.

En étudiant les puissances nouvelles qui étaient appelées à se disputer l'héritage de la race grecque, M. Cavaignac en vient, tout naturellement, à parler de Carthage. Après avoir rappelé ses origines, décrit son organisation et précisé ses ambitions, l'auteur expose l'échec des Carthaginois en Sicile et leurs relations avec Alexandre et le monde grec, puis conclut par quelques lignes vigoureuses sur les caractères sémitiques du grand port africain.

L'histoire de l'Afrique est plus largement abordée dans le tome III. C'est d'abord la suite de l'histoire de Carthage après Timoléon, son rôle vain de médiatrice en Sicile au temps d'Agathocle, le péril qu'elle courut pendant l'expédition d'Afrique (310-306), puis la situation après Agathocle. C'est enfin le grand drame qui va opposer le monde sémitique au monde romain; la lutte entre Carthage et Rome pour l'empire des mers. M. Cavaignac y a consacré quatre chapitres dont le dernier expose la ruine de Carthage, sa situation en présence du « prurit d'usurpation » de Massinissa, le dernier assaut dirigé par Scipion, le pillage et la destruction impitoyable de la ville, enfin la constitution d'une partie du territoire carthaginois en province romaine.

Dans ces quelques chapitres d'une brièveté parfois audacieuse, M. Cavaignac a donc retracé l'histoire de Carthage, depuis sa fondation jusqu'à sa chute. Leur principal intérêt tient à la mise en valeur des relations du grand port africain avec les puissances méditerranéennes.

Ils permettent de se faire une idée exacte du rôle que joua Carthage dans les questions siciliennes et du développement de la rivalité fatale qui devait amener sa destruction.

André JULIEN.

Henri DUGARD. — Le Maroc de 1917. — Paris, Payot, 1917.

Cet ouvrage n'est pas un travail d'ensemble sur le Maroc, mais une simple collection d'articles sur des questions d'actualité. L'auteur, après avoir sommairement rappelé les étapes de la conquête (1907-1917), expose les principaux problèmes politiques et économiques (administration, ressources agricoles et industrielles, avenir du

pays, développement urbain, rôle du Maroc pendant la guerre, rapports des Français et des indigènes). Parmi ces études de valeur inégale, il convient de noter celles qui sont consacrées au présent et à l'avenir de Casablanca, ainsi que les pages où l'auteur étudie le fonctionnement du protectorat. Il montre avec quelle souplesse ce régime a pu s'adapter aux nécessités ethnographiques, géographiques, politiques et sociales des diverses régions de l'empire chérifien. Le lecteur y trouvera, notamment, à propos de l'organisation du Sud marocain, une analyse très fouillée de la « politique berbère ». Tout en se gardant d'un optimisme exagéré, M. D. estime que les résultats obtenus depuis dix ans témoignent en faveur de l'esprit d'entreprise des Français et permettent d'espérer une large rémunération des sacrifices consentis jusqu'à ce jour.

G. YVER.

Mémoires et documents rares ou inédits relatifs à la Tunisie, publiés par l'Institut de Carthage.

I. — **Journal de l'ambassade de Suleïman Aga à la cour de France (janvier-mai 1777), rédigé par Ruffin, interprète du roi, publié avec une préface, des notes et des éclaircissements, par Marthe CONOR et Pierre GRAND-CHAMP.** — Tunis, Imprimerie Rapide, 3, rue Saint-Charles, 1917-XIV, 123 p., 8°

En 1776, le bey de Tunis décida d'envoyer à la cour de Versailles un ambassadeur extraordinaire, Suleïman Aga, chargé de complimenter Louis XVI à l'occasion de son avènement. Débarqué à Toulon, le 16 février, arrivé à Paris le 1^{er} mars, reçu en audience solennelle à Versailles le 10 mars, l'envoyé tunisien séjourna dans la capitale jusqu'au 8 mai. Il regagna alors Toulon et fit voile pour la Tunisie le 3 juin.

L'interprète Ruffin avait été désigné par le ministre de la marine, M. de Sartines, pour accompagner Suleïman durant son voyage en France. Il devait l'initier aux règles du protocole et surtout le distraire. Il s'acquitta de son mieux de cette tâche assez délicate, étant donné le caractère fantasque de l'ambassadeur et son ignorance et son mépris absolus des usages occidentaux. En fonctionnaire consciencieux, Ruffin a noté au jour le jour les multiples incidents de sa mission. Ce journal méritait de ne pas rester inédit. S'il ne renferme pas de révélations politiques, du moins abonde-t-il en détails piquants ou pittoresques, notamment sur les distractions officielles et extra-officielles qu'offrait le Paris de 1777 à un Oriental de marque. Des notes concises et de nombreuses pièces d'archives éclairent et complètent utilement la relation elle-même.

G. YVER.

E. MONTET. — *Etudes orientales et religieuses*. — Genève, Georg, 1917, xi-359 p., in-8°.

Pour fêter les trente années de professorat de M. Ed. Montet, la Faculté de théologie de Genève vient de publier un beau volume de *Mélanges* où on trouvera rassemblés divers mémoires de l'érudit professeur. Ils se rattachent aux deux sujets principaux de son enseignement, Israël et l'Islam, et nous font connaître l'activité qu'il a déployée dans ces deux domaines. Qu'il me soit permis d'exprimer un regret, c'est que ce volume commémoratif ne contienne pas comme ceux de ce genre (*Mélanges* de Harlez, Noeldeke, Codera y Zaidin, Goldziher, etc.) le portrait de celui à qui est rendu cet honneur mérité.

La première partie s'ouvre par un article sur *les Origines du peuple hébreu* ; l'auteur se rallie en l'affirmant

à la thèse de Renan; l'unité d'origine de la race sémitique et le siège unique de sa résidence primitive qui fut l'Asie. Le second article a pour titre : *Les Israélites en Egypte et leur exode du pays de la servitude* ; M. Montet, d'après l'ensemble des travaux sur ce sujet, fait émigrer les Israélites en Egypte pendant la domination des peuples de l'Asie occidentale, les Hyqsos (Héthéens, Sémites ou Chananéens). Restés dans le pays après l'expulsion des étrangers, ils durent partir à leur tour au temps de Merenptah, fils de Ramsès II (Sesostris) et passèrent la mer Rouge entre le lac Timsah et les lacs Amers, en profitant d'une marée extraordinaire. Dans l'article sur le *Premier conflit entre Pharisiens et Sadducéens*, l'auteur établit que l'anecdote rapportée différemment par Josèphe, le Talmud et Abou'l Fath est une fable qui a présenté sous une forme concrète la répulsion des Pharisiens contre le principe sur lequel reposait la monarchie asmonéenne : l'union du pouvoir civil et du pouvoir religieux. Il faut ajouter aussi la dissidence religieuse : les Sadducéens, devenus solidaires des Asmonéens, n'admettant pas plus que les anciens Juifs le dogme de l'immortalité de l'âme, ce qui les faisait considérer comme matérialistes. Encore aujourd'hui, le nom d'*Epicaures* (épicurien, matérialiste), est une injure chez les Juifs d'Alsace et des pays rhénans. Ils étaient d'ailleurs plus tolérants que leurs adversaires. Dans l'article *De la notion de divinité contenue dans les mots Elohim, Eloha, El et Iahweh*, M. Montet cherche à dégager la signification précise de ces noms qui se réduisent à deux : El et Iahweh. Il établit qu'El, qu'on retrouve comme un élément des noms théophores dans toutes les langues sémitiques, était une divinité naturiste chez les Israélites qui emportèrent ensuite de leur séjour au Sinaï le culte de Iahweh. Ce ne fut qu'à la longue que ce dernier qui, comme le pensent Ewald, Welhausen et Stade, fut primitivement le dieu de l'orage, devint un dieu moral. Le chapitre sur

Les sacrifices dans l'antique Israël montre que là, comme chez les autres peuples, l'idée fondamentale du sacrifice est celle d'un repas offert à la divinité et d'une communion par ce repas entre la divinité et son adorateur, ce qui implique l'anthropomorphisme le plus grossier : les exemples n'en sont pas sans doute rares dans la Bible. A cette offrande se rattache la coutume de mettre à part pour le dieu de la tribu, une partie ou la totalité du butin qui doit être détruite entièrement. Les sacrifices humains et la circoncision partent du même principe. Vient ensuite une étude sur le *Livre de Job*, son origine et sa composition. Contrairement à l'opinion de l'école rationaliste, il ne s'agit pas de la croyance à la vie future qui est visée dans quelques passages. « La résignation et la soumission à l'arbitraire divin, tel est le dernier mot du poète ; il ne comporte aucune solution quelconque de la douloureuse question posée. » Au reste, c'est le chef-d'œuvre de la littérature hébraïque, composé peut-être dans le nord de l'Arabie, ou plus exactement l'Idumée, par quelqu'un qui connaissait bien l'Égypte et le Nil, mais qui était resté étranger aux traditions mosaïques et au culte de Jérusalem. On y trouve du reste des interpolations et des interversions. Toutes ces conclusions sont celles que Renan a développées dans l'étude magistrale qui sert d'introduction à sa traduction du *Livre de Job*. Vient ensuite un article sommaire sur le *Canon, le Texte et les premières traductions de l'Ancien Testament* et un autre sur la *Chanson de Bricou*, randonnée que M. Montet croit d'origine juive. Au moment où parut cet article dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, j'ai étudié cette randonnée, son origine et ses diverses versions dans la *Revue des Traditions populaires* (T. v, p. 545-547, 598 ; T. vi, p. 371-372, 501-502). Stœber qui s'en était occupé dans un travail que ne paraît pas avoir connu M. Montet, y trouvait un sens religieux, historique et messianique :

dans sa dissertation *De Hædo*, Probst prétendait que ce chant représentait d'une manière allégorique le destin du peuple juif qui doit subir une série d'opresseurs se détruisant les uns les autres jusqu'à ce que le Seigneur le délivre. Ces interprétations qui ont pour point de départ le chant de la Haggadah sont absolument erronées : les indications fournies par A. Darmesteter à G. Paris pour son article (*Romania*, 1872, p. 118, 225) montrent bien que la *Chanson de Bricow* n'a pas pour origine le chant juif du Chevreau. C'est le contraire qui a eu lieu et je ne suis pas non plus de l'avis de M. Montet qui croit à une source asiatique. J'en vois l'origine dans une coutume grecque que nous connaissons par Pausanias (*Attiques*, ch. xxiv, xxviii), Elien (*Histoires diverses*, L. viii, ch. 3) et Porphyre (*De abstinentia*, L. ii, ch. 30), d'après laquelle on mettait en accusation, le jour de la fête des Bouphonies ou Diipolies, tous ceux qui avaient pris part au sacrifice du bœuf et qui se rejetaient la faute successivement l'un sur l'autre.

II. — La seconde partie comprend les mémoires sur l'Islam; le premier traite des *Confréries religieuses de l'Islam, leur rôle religieux et social*. C'est un tableau sommaire, résultat d'une mission accomplie au Maroc par M. Montet en 1900-1901 et qui nous donne une idée exacte de ces confréries. Il ne faudrait pourtant pas faire remonter jusqu'au khalife Abou Bekr l'origine de l'association des O. Sidi Cheikh (p. 156). Cette famille prétend avoir pour ancêtre le successeur du Prophète, mais la confrérie ne date que de Sidi Cheikh 'Abd el Qâder (1615 ap. J.-C.) et n'est qu'un rameau de celle des Chadelya. La conclusion est que l'influence politique des ordres religieux, après avoir été très grande, est actuellement réduite à peu de chose, en raison de leurs rivalités, de leur manque de cohésion de l'affiliation des principaux membres du makhzen aux principales confréries. Le second mémoire est consacré au *Culte des*

saints dans l'islam au Maghreb. Même restreint à cette région, il présente des lacunes, surtout dans la bibliographie. Les ouvrages d'hagiographie publiés à Fas, par exemple, n'ont été cités nulle part. Un texte des plus importants est le poème connu chez les Djebâlah sous le nom de *جمهر صالحين* et qui est un panégyrique aussi complet que possible des saints marocains. D'un autre côté, il aurait été bon de n'accorder aucune valeur à des légendes comme celle qui fait venir le nom de Sidi Megdoul (d'où est appelée la ville de Mogador, en arabe Soueirah) celui de l'Écossais Mac Donald. M. Montet ne nomme pas celui qui lui fait ce récit singulier : ceux qui ont parlé de ce marabout (J. Leclercq, *De Mogador à Biskra*, p. 93-95, et Doutté, *En Tribu*, p. 236, 313) n'ont pas mentionné cette étymologie fantastique qui rappelle celle des Aït Fraoussen par Français, ou de Moqrani par Montmorency. D'ailleurs, s'il s'agit d'un renégat, on sait qu'il ne garde jamais son nom européen en embrassant l'islamisme ; je rappellerai entre autres Anselmo de Turmeda, devenu cheikh 'Abd Allah Terdjuman. Le mémoire suivant nous donne le *Rituel d'abjuration des Musulmans dans l'église grecque*. Déjà publié par Sylburg dans ses *Saracénica*, il est reproduit ici avec une traduction française et des notes explicatives. Une attention toute particulière doit être donnée au chapitre intitulé *Bâbisme et Behaïsme, un essai de réforme de l'Islam*. C'est en effet un essai de réforme, ou plutôt de réaction contre l'esprit et contre la lettre de l'Islam, et il est à remarquer qu'il se produisit non chez les Sunnites, mais chez les Chiïtes. La doctrine du Bâb se répandit dans toute la Perse ; le sang versé par les bourreaux du Chah Nasr eddin coula à flots : les martyrs firent naître des martyrs. Aujourd'hui encore le behaïsme, une des sectes entre lesquelles se divisa le bâbisme, après le supplice de son fondateur, compte de nombreux adhérents. Vient ensuite un article sur les *Zkara*. Il faut se souvenir

qu'il a été écrit en 1905, alors qu'on n'avait que les fantaisies accueillies par M. Mouliéras qui voyait en eux des positivistes. Aujourd'hui que cette région est soumise à l'autorité française, on sait que les Zkara ne sont ni des chrétiens, ni des libres-penseurs, mais des Musulmans dégénérés, arrivés à l'état où se trouvaient à la suite de l'anarchie politique, les tribus du Maghreb central au xvi^e siècle, lorsque les marabouts vinrent de nouveau leur prêcher l'Islam. Je ne crois pas utile d'insister sur le paradoxe de M. Montet qui en fait des Druses. Deux rapides descriptions, l'une de *Fâs*, l'autre de *Marrâkech*, viennent ensuite. Je ferai deux remarques à propos de la première de ces villes : c'est que son territoire était déjà habité lors de sa fondation par Idris II, comme le montrent les anciens tombeaux récemment découverts près de Bâb Gisa et semblables à ceux qui ont été fouillés à Taza par le lieutenant Campardou. C'est ce qu'indiquait déjà la légende du solitaire chrétien rapportée au début du *Raoudh el Qirtâs*. La seconde, c'est qu'en dépit de la tradition fasiennne, Idris II n'est pas enterré à Fas, mais à Mouley Idris, près du Zerhoun, comme le dit formellement le *Raoudh el Qirtâs*. *Le théâtre en Perse* est le sujet de l'article suivant : M. Montet, après avoir parlé de la farce (*temacha*) étudie les *téaziés* d'après les drames traduits par Gobineau et Chodzko. C'étaient déjà les sources de Renan pour son article sur *les Téaziés de la Perse* (*Nouvelles Etudes d'histoire religieuse*, Paris, 1884, p. 185-215). Tous deux auraient pu y ajouter la traduction de la collection acquise par le colonel Lewis Pelly (*The Miracle Play of Hasan and Husain*, Londres, 1879, 2 v. in-8°) et qui ne renferme pas moins de 37 pièces. Le rapide exposé que donne M. Montet est aussi exact qu'intéressant; il nous montre ce théâtre, national et populaire, ayant une origine religieuse et resté fidèle à cette origine. Ce volume se termine par un article sur *les rapports de la France avec l'Islam*; il énumère tous les

bienfaits qu'elle accorde à ses sujets musulmans et surtout à ceux qui se battent en ce moment pour la cause de la civilisation et de l'humanité. Quant au sentiment même des Musulmans en Afrique, M. Montet se laisse aller à de généreuses illusions qu'il est difficile de discuter maintenant. Je me contente de le renvoyer au travail consciencieux et documenté de M. Desparmet, *La Turcophilie en Algérie*, Alger, 1916-1917.

Ce compte rendu détaillé pourra, j'espère, faire juger la variété des connaissances de M. Montet et de l'intérêt que présente son livre.

René BASSET.

P. A. BENTON, second class district officer. Bornu province, Nigeria. — **Primer of Kanuri Grammar.** — Oxford University Press, 1917, 130 p., in-12.

Le présent ouvrage est une traduction modifiée et augmentée du manuel publié en 1913 à Berlin par le lieutenant Von Duisburg, résident de Dikoa, dans ce qui était alors le Kameroun allemand, au sud du Tchad. Le Kanouri est parlé tant par les populations de race bornoue que par d'autres, environ deux millions d'individus dont 240.000 en territoire français. Avec le haoussa, c'est la langue indigène commerciale la plus répandue dans le nord de l'Afrique. On l'entend aussi bien au village nègre d'Oran qu'à Tripoli et au Caire. Il est divisé en un certain nombre de dialectes : ceux du Mandara, du Manya, du Kersmina ou Kerbina, du Kotoka et de Dikoa qui diffèrent entre eux comme les dialectes allemands. Celui de Dikoa est considéré comme le plus pur. On voit quelle est l'utilité d'un manuel élémentaire et pratique, rédigé sur place à côté de la grammaire plus détaillée de Koelle qui avait l'inconvénient d'avoir été rédigée à Sierra Leone avec l'aide d'un informateur parfois peu sûr.

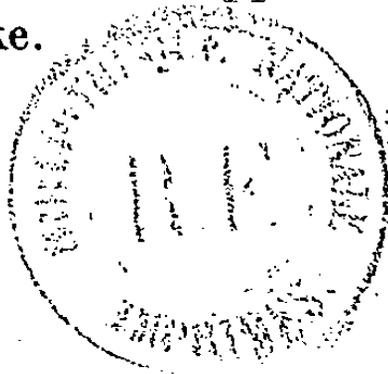
Après les éléments de grammaire (p. 13-87), viennent un chapitre sur les adverbes emphatiques en haoussa et en kanouri, quelques proverbes empruntés au manuel de Von Duisburg et un vocabulaire anglais-kanouri et kanouri-anglais pour servir de supplément à ceux de l'*African Native Literature in Kanuri* de Koelle et des *Kanuri Readings* de Benton. Ce court manuel rendra des services dans sa sphère et il serait à désirer qu'il existât en français une traduction ou un ouvrage du même genre, étant donné que la France compte dans ses colonies une forte population bornoue.

René BASSET.

SNOUCK HURGRONJE. — *The Revolt in Arabia*. — New-York, Putnam's Sons, 1917, vii-50 p., in-8°.

On est peu informé en Europe de la place que tient, dans la lutte mondiale, l'insurrection arabe contre les Turcs, auxiliaires des Allemands, et, comme le fait remarquer M. Richard Gottheil dans sa préface, nul n'était mieux à même d'en faire l'exposé que M. Snouck Hurgronje qui a vécu un an à Djeddah et à la Mekke. C'est ce qu'il a donné dans un journal hollandais, *Nieuwe Rotterdamsche Courant* et ses articles ont été traduits en anglais. Les mensonges de l'agence allemande Wolff sont dévoilés d'une façon péremptoire dans ce tableau du soulèvement national de l'Islam. Après avoir esquissé les vicissitudes de la Mekke et de Médine sous le gouvernement des khalifes, il nous montre la dynastie des chérifs établissant à la Mekke vers l'an 1200 de notre ère, une autorité respectée par les souverains mamlouks d'Egypte, et, après la chute de leur domination, par les sultans ottomans. Mais l'incapacité de ces chérifs, vis-à-vis des Ouahabites, amena la Porte à affirmer d'une façon plus effective sa suprématie. Elle fut battue en brèche grâce à

la révolution de 1908 : les troupes musulmanes avaient excité contre elles, par leur grossièreté et leur turbulence, les populations arabes dont, en outre, les intérêts étaient lésés, par la réduction du pèlerinage, leur principale ressource. La révolte devait donc avoir lieu fatalement et la tentative des Turcs proclamant la guerre sainte (1) échoua totalement. Ce résultat n'est pas à regretter pour tous ceux (c'est un neutre qui parle) qui considèrent comme abominable de jouer avec le feu des haines religieuses. On trouvera à l'appendice la proclamation du chérif de la Mekke.



René BASSET.

(1) Cf. Snouck Hurgronje, *Heilige oorlog made in Germany*, tiré à part de la revue *De Gids*, 1915, n° 1.